L'infranchissable Rubicon. Le sujet de l'inhibition

Paul-Laurent Assoun

► To cite this version:

Paul-Laurent Assoun. L'infranchissable Rubicon. Le sujet de l'inhibition. La Clinique lacanienne, 2014, Inhibition 26, pp.29 - 52. 10.3917/cla.026.0029 . hal-01496434

HAL Id: hal-01496434

<https://hal.science/hal-01496434>

Submitted on 4 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'infranchissable Rubicon. Le sujet de l'inhibition

Paul-Laurent Assoun

« Là il s'arrêta quelques instants, et, supputant la grandeur de son entreprise, il se tourna vers ceux qui l'accompagnaient : "Maintenant encore, dit-il, nous pouvons revenir sur nos pas ; mais, si nous passons ce petit pont, le sort des armes décidera de tout¹". »

C'est de Julius César qu'il est question, dans la narration de l'historien Suétone, alors qu'il se trouve face au modeste petit cours d'eau² dont dépend en cet instant le destin du monde romain, voire de l'histoire universelle, dont le franchissement est rigoureusement interdit, par une prescription sénatoriale. Qu'il recule, et son destin est barré, il ne vaincra jamais Pompée et le nom de César, futur vainqueur de Pharsale, restera lettre morte pour la postérité. Mais qu'il le franchisse, et il s'expose au pire, angoisse du tout ou rien. Moment de solitude absolue face au tabou, alors qu'à la tête de sa petite cohorte exploratrice, il se trouve tout près du « pont », cette petite architecture en quelque sorte définie par le geste de franchissement. « Il suffit

1. Suétone, *Les douze Césars*, XXXI.

2. Il s'agit d'un petit fleuve côtier situé dans la région d'Émilie-Romagne, séparant Rome de la Gaule cisalpine, l'enjeu étant la paix intérieure de l'espace politique romain. César exposait donc Rome à la guerre civile et à l'implosion de son unité. Il le franchit le 11 janvier 49 avant l'ère chrétienne. L'année suivante, il bat les troupes de Pompée avec une armée inférieure en nombre.

de passer le pont » : c'est facile à dire, il suffit de le demander à un phobique ! Faire ou ne pas faire, voilà la question, *hic et nunc*, pour le dire en latin, « ici et maintenant ». Y a-t-il alors chez le décideur un moment de fléchissement ? César hésite-t-il ? Regarde-t-il en arrière ? Feint-il de délibérer ? Il profère plutôt à haute voix l'intensité du moment : « Je *pourrais* m'arrêter », ce qui revient... à revenir sur ses pas, et c'est ce qui ne dégage que plus urgemment la nécessité de « sauter le pas ». Un instant plus tard, la ligne, fatale autant que désirable, est franchie, mais il aura fallu qu'entre-temps, dit le texte, un prodige se soit produit, avec l'apparition – hallucinatoire – d'un être dont la beauté le dispute à Narcisse et le talent de musicien au dieu Pan. Ce personnage est placé ou plutôt posé sur la ligne même à franchir, qu'il désigne de son corps et de son « chalumeau ». C'est alors que, saisissant à son tour une trompette – ce puissant trombone surmoïque –, l'acteur s'élance, « le sort en est jeté », *Alea jacta est*. Le sort, certes, il faut « jeter les dés », mais à condition d'entonner le son de cor du surmoi transgressif...

Pas de meilleure entrée dans la question de l'inhibition que ce vertige d'entre-deux rivages (écho à « l'entre-deux morts ») de celui qui, à l'inverse de l'inhibé, est « ex-hibé », entendons prêt à tout pour faire exister son désir, ouvert au monde et livré au dehors de son acte. À quelles conditions tel reste de l'autre côté (*diesseits*), tandis que tel autre se retrouve au-delà (*jensseits*) ? Qu'arrive-t-il au sujet entravé, qui puisse lui faire connaître un destin inverse à tel autre moment de sa vie ? La sorcière métapsychologie pourrait bien nous enseigner sur cet événement, boussole pour une clinique de l'inhibition.

LE TIERS : L'INHIBITION ENTRE ANGOISSE ET SYMPTÔME

L'inhibition, « parent pauvre » de la « famille » pathologique ? N'est-elle pas réputée, dans la trilogie intitulante de l'écrit freudien, simple « marchepied » du symptôme ; premier étage, modeste, de cette fusée qui culmine dans le ciel de l'angoisse ? Le tiers terme, discret, entre ces deux géants que sont sa majesté le Symptôme et la souveraine nommée Angoisse, le « sous-fifre » dont la voix est couverte par les sirènes de l'angoisse et le tintamarre du symptôme ? Que cette « première section » de l'écrit,

fait peu connu, ait été publiée à part³ symbolise-t-il le fait que Freud ait produit un mini « traité de l'inhibition » en liminaire de son texte, ou confirme-t-il que c'est une simple « pièce détachée » qui ne peut se lire à part sans difficulté ? En fait, qui traiterait le développement sur l'inhibition séparément méconnaîtrait que, pour Freud, l'inhibition ne prend sens qu'à partir de ce qu'elle embraye de la question gémellaire du symptôme et de l'angoisse. Comme un « degré zéro » sans lequel la suite serait indéchiffrable et le texte illisible. L'inhibition est ce par quoi « le symptôme est mis au musée », dira Lacan. « Angoisse gelée », pourrions-nous ajouter. Reste qu'elle est considérable en elle-même, autant que comme « précurseur sombre » de l'angoisse et *suppléance anticipée* du symptôme. On s'avisera alors que ce « frein » est aussi l'embrayeur de la machine de l'angoisse et le signal discret de l'institution du symptôme. Tel est l'inhibé, celui qui campe à portée de vue de son Rubicon, si modeste soit-il, sans jamais le franchir, en se gardant de le franchir, une vie durant à l'occasion, pour lui point de prodige...

Il y a un effet curieux de l'objet « inhibition » : il semble inhiber l'effort analytique de théorisation, dans la mesure même où l'événement de l'inhibition marque une *esquive* du sujet autant qu'une stagnation de son agir, un non-événement donc. À quoi bon s'y attarder, donc ? Notre propos est de soutenir – contre cette inhibition théorique – qu'il y a bien un *sujet de l'inhibition* dans l'ordre inconscient, révélé par la « politique » qu'il mène en sous-main, en deçà de l'angoisse et du symptôme, donc en éclairant *en creux* la dialectique. Ce serait alors le tiers terme, la figurante qui éclairerait les deux « vedettes » sans lesquelles elles n'entreraient pas en scène...

L'ÉVÉNEMENT DE L'INHIBITION OU LE « PRÉSIGNAL » DE L'ANGOISSE

Remarquons que ce l'on appelle « première théorie de l'angoisse » faisait l'économie d'une pensée spécifique de l'inhibition. L'entrée en scène de l'inhibition signe donc le premier

3. Sur la genèse de l'ouvrage, nous renvoyons à notre *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, Paris, Puf, 2009.

acte du nouage du double drame, du symptôme et de l'angoisse, qui apparaît bien dès lors déchiffrable comme une *situation* psychique⁴. En celle-ci, le moi est impliqué, puisque c'est le lieu même (*Angststätte*) de l'angoisse (c'est là que ça se passe), mais au cœur de démêlés décisifs avec ses « partenaires », le ça et le surmoi, en sorte que ledit moi semble cadencé par une double altérité interne, démonique et policière. L'*agent* de l'inhibition est ce qui met le pied à l'étrier du *sujet* du symptôme et initialise sa rencontre de l'*objet* de l'angoisse. Cela, Lacan, cet exégète dissident autant que précis de la métapsychologie freudienne, l'a si bien compris qu'il en développe les états de façon cinétique, par une belle phénoménologie de l'*empêchement* qui culmine dans l'embarras, dans son prélude au « Séminaire de l'angoisse », renouvelant donc la démarche freudienne. L'embarrassé attire sur lui tous les regards, à commencer par le sien, son pied restant fixé dans cette frange qui le sépare de son Rubicon, fût-ce celui de la vie quotidienne, sauf à se développer dans ces notions d'« émoi » et d'« émotion », qui semblent curieusement introduire des concepts psychologisant, alors que c'est bien de « motions » qu'il s'agit. « Bouchon » embolisant le flux social.

L'inhibition a une connotation indéniablement comportementale. Ce n'est pas une tare pour autant, à l'aune de la psychanalyse, car il y a bien une dimension inconsciente du *Verhalten* ou du *Benahmen*. De plus, elle semble s'adosser, à son seul nom, à une problématique du déficit. De l'inhibé, on semble condamné à s'exprimer de façon privative, comme celui qui *ne peut pas*, et ce qu'il ne peut pas, c'est *faire*. L'inhibé parfait est le champion du rien-faire. À preuve la définition lexicographique comme « arrêt, blocage d'un processus psychologique faisant obstacle à la prise de conscience, à l'expression, à la manifestation, au développement normal de certains phénomènes psychiques » et par extension « ralentissement de l'action », « état d'impuissance, de paralysie⁵ ». Blocage, fléchissement, évitement : est inhibé qui ne peut pas ou peut peu, mais s'il réduit au strict minimum ses prestations, c'est pour éviter (le) pire, le moins que rien, soit le

4. P.-L. Assoun, *Leçons psychanalytiques sur l'angoisse* (2002), Paris, Anthropos, Economica, 5^e éd., 2013.

5. *Trésor de la langue française*, article « Inhibition », <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

black-out. C'est donc aussi bien un « signal », mais aveugle. L'inhibition se marque par un rétrécissement de la sphère d'action, qui se réduit comme « peau de chagrin ». Mais c'est aussi une petite « veilleuse » au cœur de ce qui autrement serait la nuit noire et qui arrime au fond efficacement, sinon solidement, le sujet à sa vie quotidienne dont il constitue la psychopathologie minimale, quand l'impuissance se routinise. Bref, la théorie du comportement freudienne s'aborde au mieux par l'inhibition, comme ce signal d'un empêchement du sujet au cœur de sa « conduite ». S'il y a un « signal d'angoisse » (*Angstsignal*⁶), l'inhibition ne serait-elle pas à déchiffrer comme « pré-signal », moins strident que l'autre mais bien effectif et stratégique ?

Il faut souligner l'insistance préliminaire de l'écrit de Freud sur le caractère artificiel de cette notion d'inhibition, dans la mesure où l'on a du mal à faire la part en elle des dimensions respectivement de dis-fonction et de pathologie. Il suggère même qu'il est loisible d'envisager telle manifestation comme symptôme ou inhibition. « Petit symptôme », si commun qu'il confine à la normalité – symptôme du commun des mortels – du premier point de vue, « pré-symptôme » du second. Au point que l'inhibition, sous sa forme minimale, est très proche de la notion de « normalité » ! C'est son ambiguïté foncière, que l'on peut commencer à clarifier en disant qu'elle touche à la *fonction* (et corrélativement à l'organe). Mais Freud a soin de relever d'emblée que symptôme et inhibition ne sont pas nés sur le même terrain ou « sol » (*Boden*), et celui de l'inhibition, c'est la fonction. Il y a inhibition quand se trouve *de facto* entravée une activité qui *devrait être possible* (et, corrélativement, qui est généralement exécutable). Ou encore qui *aurait dû* être possible : l'inhibé se signale socialement en ce qu'il est incapable (« infoutu », comme dit avec une grossièreté efficace le parler populaire, qui d'ailleurs ne croit pas si bien dire) de ce que la plupart, la majorité peut réaliser, ce qui lui fait côtoyer l'infirmité. C'est donc un état d'exception : l'inhibé est, en cet instant, un « minoritaire », quoique l'on puisse concevoir, on le verra, une « foule d'inhibés ». La « normalité », à bien la considérer, est une norme régulant l'inhibition collective,

6. Sur cette notion et son évolution métapsychologique, cf. nos *Leçons psychanalytiques sur l'angoisse*, op. cit.

une manière de fonctionner selon le mode d'inhibition dominant et normativant.

On n'en mesure que mieux le contraste avec la caractérisation métapsychologique qui, en confirmant que l'on a affaire à une « inhibition fonctionnelle du moi » (*funktionale Icheinschränkung*), invite à en dépister la conflictualité sous-jacente. Ce qui vient sur le devant de la scène avec cet empêchement, c'est un drame qui se joue dans les coulisses, se prépare au pire ou le contourne. Par là, l'inhibition pénètre sur le terrain symptomatique.

Ce sont les fonctions nommément *sexuelle, nutritive, motrice et laborieuse* qui se trouvent susceptibles d'être inhibées. Coïter, manger, marcher, travailler : tels sont les actes éminemment sujets à inhibition, à proportion de leur importance stratégique dans l'ordre de l'agir (*agieren*). Ce sont à la fois des « inhibitions spécialisées » (touchant à des fonctions par définition « spéciales ») et des activités qui se révèlent précisément stratégiques, d'être touchées par l'inhibition... de façon symptomatique. Dans tous ces cas, l'acte s'avère « incomplet », ébréché en quelque sorte ou carrément impossible.

C'est donc bien plus qu'un « sondage » dans la diversité des activités, Freud nous désignant là la matrice de la question de l'*apraxie*. La marche en est la base matérielle, l'inhibition étant liée basiquement au mouvement. Dès sa première topique, Freud souligne le lien à la « motilité⁷ ». Là où il y a inhibition, « ça ne marche pas » ou si ça marche, c'est cahin-caha et au ralenti, « ça fatigue » – ce qui touche l'acte alimentaire, comme le travail ou l'acte sexuel. En cette entrave motrice, ce sont les activités où le sujet « joue » le plus « gros » qui sont virtuellement et électivement « inhibables ». L'abasia reconvoque à la question : « Qu'est-ce que “marcher” ? », l'anorexie à l'énigme : « Qu'est-ce au juste que “manger” ? » ; l'incompétence professionnelle, ponctuelle ou pérenne, réinterroge la fonction inconsciente du travail⁸ (qu'est-ce que travailler pour de bon ?) ; enfin, et surtout, le fiasco sexuel

7. S. Freud, *L'interprétation du rêve*, *Gesammelte Werke*, II-III, Frankfurt-Am-Main, Fischer Verlag, 1945, p. 505-507.

8. P.-L. Assoun, *Le préjudice et l'idéal. Pour une clinique sociale du trauma*, Paris, Economica/ Anthropos, 2^e éd., 2012.

convoque à la question : qu'est-ce qu'un *acte sexuel* ? Bref, le « trouble » signale le symptôme *in statu nascendi*.

Il est curieux de voir l'anorexie, dont on guette les apparitions chez Freud, cette « mélancolie liée à une sexualité non développée⁹ », mentionnée ici dans ce registre de l'inhibition. « Auto-inhibition », pourrait-on préciser. Quant au raté sexuel, ainsi décrit, il relève du trouble sexologique. Et pour cause : la notion ne dépasse pas le niveau descriptif, en son usage immédiat, et c'est tout l'effort freudien d'en dégager la signification métapsychologique. Pour la sexologie, le symptôme sexuel n'est que le contexte de l'inhibition, alors que pour la psychanalyse, l'inhibition est une certaine politique préventive du symptôme. C'est pourquoi sexologie et psychanalyse ne parlent jamais vraiment de la même « chose ».

HEMMUNG VERSUS INHIBITION

Le terme allemand homologué dans la langue freudienne que l'on restitue en français par « inhibition » dénote plus spécifiquement et matériellement le « freinage ». On est dans le registre « machinal ». Freiner, c'est ralentir ou immobiliser – à l'aide d'un frein – une pièce ou une machine en mouvement. Cela renvoie aussi à cette partie de la bride placée dans la bouche du cheval pour le contenir et le diriger. Ralentir ou immobiliser, à l'aide d'un frein, une pièce ou une machine en mouvement ou un animal, bolide vivant, l'image est précise et révélatrice. Pas question pour l'inhibé de « laisser la bride sur le cou » aux cavales de sa pulsion, bien plutôt ronge-t-il son frein. Sauf quand – figure clinique majeure –, il force l'inhibition au moyen du « passage à l'acte », lorsque, de guerre lasse, il veut *faire quand même*. Quelque chose, fût-ce « n'importe quoi »... D'où la caractéristique d'excitation¹⁰ de l'acte-symptôme, qui vient signaler l'inhibition antérieure dont il est en quelque sorte la formation réactionnelle. Pas étonnant donc de découvrir, à l'arrière d'un passage à l'acte des plus violents, un sujet décrit comme anté-

9. S. Freud, « Manuscrit G » (1895), dans *Lettres à Wilhelm Fliess 1887-1904*, Paris, Puf, 2006, p. 130.

10. P.-L. Assoun, *L'excitation et ses destins inconscients. Court traité psychanalytique de l'excitation*, Paris, Puf, 2013.

rieurement inhibé (« trop tranquille »). C'est en quoi un « acte-symptôme » n'est pas une *action* : le sujet est alors précipité dans son acte, en une hâte qui contraste avec la lenteur et la timidité de ses prestations antérieures. On le voit mieux encore dans le passage de l'inhibition radicale de l'action mélancolique au pseudo dynamisme maniaque, le sujet devenant alors capable de « toutes sortes d'actions¹¹ », de l'acte rocambolesque à l'exploit, comme par mégarde...

La connotation juridique du terme, sens vieilli qui situe l'inhibition comme « défense » et « prohibition », se trouve réactivée par l'acception analytique. Un acte juridique est dit « inhibé » quand justement « la mise en action juridique se trouve empêchée » (par la réglementation juridique même). On ne peut mieux définir l'effet surmoïque dont il va être question. L'inhibition signale quelque chose de défendu – c'est même le sens d'origine du mot – et *a minima* de prohibé.

Une contextualisation épistémologique de la problématique de l'inhibition est bienvenue pour en situer la portée inconsciente. La connotation biologique du terme nous avertit que, là où l'usage courant y voit un fléchissement, l'inhibition y désigne bien une action efficiente et indispensable, comme l'indique la problématique physiologique du rapport entre excitation nerveuse et contraction musculaire¹². Inhiber prend le sens de *provoquer* une *action* nerveuse empêchant ou diminuant le fonctionnement d'un organe. Et l'impuissance physiologique chez l'homme, au-delà de la terne « dysfonction érectile » (l'euphémisme étant inhibition de la langue !), se révèle une suractivité indésirablement inhibitrice du muscle de la verge – ce qui s'éclairera de la dialectique complexe entre actif et passif. Il faudrait remonter à la conception « morphogénétique », actualisée dans la production de la tache sur le tégument animal, où le processus de diffusion débouche sur le double mouvement d'inhibition et d'activation, comme le suggère le « modèle de Turing¹³ ». Enfin il faut rappeler le rôle moteur que Freud fait jouer à la problématique de

11. P.-L. Assoun, *L'énigme de la manie. La passion du facteur Cheval*, Paris, Éditions Arkhè, 2010.

12. P.-L. Assoun, *L'excitation et ses destins inconscients*, op. cit., p. 15-16.

13. A.M. Turing, « The chemical basis of morphogenesis », *Philosophical Transactions of the Royal Society of London, Series B*, n° 641, vol. 237, 14, 1952.

l'inhibition dans le modèle neuronal « protométapsychologique » de son *Esquisse de psychologie scientifique*.

L'ÉPARGNE DE L'ANGOISSE : LE « DÉCUBITUS EXISTENTIEL »

On ne perdra pas de vue que la notion d'*Hemmung* s'appuie sur un paradigme de l'évolution (*Entwicklung*). C'est pourquoi Freud fait de l'inhibition, comme catégorie, un opérateur majeur des tribulations de l'évolution, à côté de la régression¹⁴. Là où il y a processus, avec sa rationalité évolutive, la possibilité inhibitrice est en quelque sorte virtuellement programmée. L'inhibition est corrélative du processus, comme ralentissement ou obstacle. Cela peut paraître bien général, mais l'examen de l'entrée dans la maladie névrotique¹⁵ rencontre ce phénomène d'« arrêt de développement » (*Entwicklungshemmung*) chez ces sujets qui échouent à entrer dans la sexualité. Ce facteur d'inhibition endogène ne doit pas être méconnu dans la puberté. Il y a là deux notions à penser en couple : là où la *régression* ramène le processus en arrière et virtuellement à son origine, l'*inhibition* le fixe sur place : « ça ne marche plus... » Régression et inhibition ne sont pas si éloignées si l'on s'avise que l'*inhibitio* désignait le fait de ramer en sens contraire. L'inhibé, de fait, rame à contre-courant...

Mais voilà qui nous permet de progresser dans le déchiffrement économique-dynamique : la vérité de l'inhibition est l'« épargne de l'angoisse » (*Angstersparung*). Effectivement l'inhibé a une mentalité d'« épargnant ». Il joue à la marge et fuit l'excès. Il est plus précis de dire, pour préciser cette mentalité « marginaliste », que l'inhibé se tient *sur le seuil* de l'angoisse – tel le héros de l'apologue kafkaïen d'une vie antérieure qui se déroule dans une salle d'attente, devant la porte de la loi et qui ne se découvre qu'au seuil de la mort. Attendre, c'est en effet typiquement une position inhibante, puisqu'alors toute action est empêchée ou suspendue. Le kafkaïsme constitue en ce sens une métaphysique de l'inhibition, une angoisse *arrêtée*, donc jamais

14. S. Freud, *Leçons d'introduction à la psychanalyse* (1916-1917), Paris, Puf, 2013.

15. S. Freud, « Sur les types d'entrée dans la maladie névrotique » (1912).

expansive, ce qui en fait la force. C'est pourquoi chez Kafka l'angoisse ne se donne jamais libre cours, elle est retenue. La « Lettre au Père » n'est pas une supplique éplorée, mais un descriptif des effets massivement inhibiteurs induits par la figure paternelle et son « double jeu ». Mais il y a plus : l'inhibé reçoit le premier coup de semonce de l'Autre. Ce qui le condamne à stationner dans la salle d'attente de la vie... L'inhibé, si tétanisé soit-il, lance un semblant de riposte en forme d'étouffoir. Il « arrête les frais ». Il est très *occupé à ne pas faire*. Ce qui ne veut pas dire qu'il *ne fait rien*, c'est même là son drame. C'est par là que l'inhibition embraye sur la *fatigue* qui en est le symptôme existentiel, s'élevant jusqu'à la lassitude. Mais comment finalement se prémunir contre l'angoisse sans en avoir un pressentiment – à écrire comme « pré-sentiment » – voire une préscience ? C'est là le mystère de l'inhibition.

Pour comprendre ce qu'est un mode de vie chroniquement inhibé, caractérisé par le « décubitus existentiel¹⁶ », il faut entrer dans l'univers de l'Oblomov de Gontcharov¹⁷. Anti-héros assurément, séquelle d'un style de vie caduc, celui d'une certaine aristocratie russe rurale, en contraste de son ami Stolz, le héros « battant » de l'action et de la société industrielle, qu'il admire et en un sens envie – considérant l'actif du fond de son lit... Mais Oblomov, en sa « clinophilie », ce champion de l'aboulie, est bien autre chose que « paresseux », il fait du « non-faire » une éthique personnelle, fût-elle inavouable (dont son domestique, modèle de léthargie, est le double d'un haut comique). On notera l'indécidable, dans ce cas, entre inhibition, comme incapacité de faire et comme jouissance (même honteuse) de ce rien-faire. C'est ce qui fait le charme incomparable du roman, faisant de l'« oblo-movisme » une métaphysique de l'inhibition, entre malaise et disponibilité. Comme son nom l'indique, cet inhibé magnifique (comme on parle d'un « perdant magnifique ») pâtit d'une « brisure » ou « cassure » (signification du mot russe *oblom*), mais, s'il manque foncièrement de « ressort », il n'en émane pas moins de lui un secret rayonnement, celui du narcissisme qui, selon la formule freudienne, « cède peu à l'objet ». C'est la

16. E. Levinas, *De l'existence à l'existant* (1946).

17. I. Gontcharov, *Oblomov* (1859).

couche (le « pieu », comme dit l'argot, ici des plus pertinents, car le sujet y est attaché comme à un piquet) qui est le champ clos de Narcisse, où il donne toute sa mesure léthargique. Cela révèle quelque chose du bénéfice secret de l'inhibition. On ne peut décidément pas dire qu'Oblomov soit paresseux : il est plutôt occupé du matin au soir à sortir de son lit, en sorte que le seuil du monde extérieur coïncide avec le bord de son lit. Anti-César, il campe sa vie durant devant son Rubicon, il ne fait au mieux que l'apercevoir en position allongée et ne s'anticipe jamais. La voix « rendors-toi » tamise les clairs du réveil, ce qui lui assure la sympathie de l'homme quelconque, qui ne se sent pas de destin dans le monde, des Oberman qui ne seront jamais Napoléon¹⁸... Aussi ce dont il est fatigué, c'est *de* sa propre paresse, du fait de « n'en finir pas ».

L'INHIBITION, « DÉFAUSSEMENT » PULSIONNEL

Le vrai secret de l'inhibition, « flexion existentielle », commence à se dévoiler si l'on s'avise que cette réputée *incapacité* du moi (comportemental) cache un *acte de renoncement* (*Verzicht*) pulsionnel, soit un renoncement du moi (pulsionnel) à l'une ou plusieurs de ses fonctions, éprouvées comme dangereuses en tant que moyen de jouissance du « ça ». L'atteste l'incapacité soudaine de telle pianiste virtuose, pour peu qu'elle associe le jeu des mains sur le clavier à des « jeux de vilain(e) », auto-érotisation de la main, à poursuivre ses prouesses clavistiques. Conduite d'évitement en un sens précis : le moi renonce à l'une de ses fonctions pour « éviter un conflit avec le ça ». Pas question d'aller au casse-pipe avec l'instance pulsionnelle, le moi inhibé a peur du (de) ça, en sorte qu'il ne l'affronte pas, comme dans la sanction symptômale, mais se défause. C'est là le principe d'une anthropologie de « l'homme empêché » que nous avons présentée ailleurs¹⁹. Se défauter, c'est « se dessaisir d'une ou de plusieurs carte(s) jugée(s) sans intérêt pour son propre jeu ou

18. Oberman, l'homme sans destin, héros du roman éponyme d'É.P de Sénancour, paraît l'année du sacre de Napoléon (1804).

19. P.-L. Assoun, « La jouissance entravée. Psychanalyse du sujet empêché », *Conférence* n° 36, printemps 2013, p. 51-74.

trop dangereuse(s) pour être conservée(s) ». Voilà précisément la règle du jeu de l'acteur inhibé !

Mais cela suppose, fait décisif, l'inter-position, entre l'acte et le sujet, d'un fantasme et du symbolisme afférent. Fantasme qui arrête l'écrivain devant ce que l'on appelle « angoisse de la page blanche », alors qu'il s'agit de l'angoisse d'une surface blanche vierge polluée par l'écoulement séminal du stylographe, bref l'angoisse, autrement cuisante, de la page remplie, car alors il faut assumer d'en être l'auteur ! Ou bien un certain rapport à la Terre-mère qui transforme les « semelles de vent » en semelles de plomb, en sorte que le contact avec le sol devient problématique. Ce dernier exemple semble plus sophistiqué, mais il montre le souci de Freud de traquer le symbolisme qui vient contaminer, en la sexualisant, l'action la plus commune, du moins à partir d'une accentuation du fantasme. Un certain Artaud frappant le sol de sa canne, pendant l'épisode de Dublin qui marque le déclenchement de son délire, confirme ce symbolisme magique²⁰ en acte que la psychose révèle. On ne méconnaîtra pas les effets inhibiteurs du délire, ainsi du « délire d'empoisonnement » qui vient empêcher toute prise de nourriture – trait qui n'est pas à négliger comme composante de l'anorexie. Mais là où le psychotique « déclenche », l'inhibé se tient en retrait du déclenchement. C'est en quelque sorte un *enclenchement chronicisé*...

Ce n'est pas tout : l'inhibition est aussi bien évitement d'un conflit avec le surmoi. En ce cas, l'action est empêchée, de se heurter à un *interdit*, fût-il insu du moi lui-même, ce qui peut aller jusqu'à l'« auto-sabordement » dans lequel se complaît le *looser*, qui fait de l'incurie une pose existentielle et sociale. Le moi inhibé « sauve » ainsi « les meubles », mettant en œuvre une politique que l'on pourra dire euphémiquement prudente, pour éviter le terme de lâcheté : il « ne veut pas d'ennuis avec la police », comme le dit le langage populaire. Mais cette « police » n'est autre en l'occurrence que la voix parentale incorporée. D'où la *médiocrité* au fond préméditée des prestations de l'enfant inhibé, pour qui le prix d'excellence est autant une performance inaccessible qu'un risque insupportable. Il est notable que, tandis

20. P.-L. Assoun, « Magie et psychose. La magie à l'épreuve de la psychanalyse », *Cliniques méditerranéennes* n° 85, 2012, p. 59-76.

qu'il détaillait les exemples des inhibitions moïques en butte aux exigences du ça, Freud renvoie globalement, en ce qui concerne les mêmes inhibitions moïques en ses démêlés avec le surmoi, aux « activités professionnelles ». Ainsi ce que l'on a nommé pompeusement « psychopathologie du travail » tiendrait essentiellement du registre d'inhibition surmoïque. Il faudrait tout reprendre de là.

Pris en sandwich entre l'appréhension du ça et la crainte du surmoi, l'inhibé a donc bien affaire à un « évitement de conflit » (*Ausweichen von Konflikt*). La leçon de l'inhibition se dessine déjà, sur sa nature de *défaussement actif* révélateur de la posture du moi. Cette « posture » est à concevoir moins comme une appartenance du moi que comme la situation dans laquelle il se trouve et qu'il élabore au moyen de sa « politique », « centriste » en son genre. Se « défausser » est l'activité obstinée de l'inhibé qui, à l'occasion, en fait un « art » (« oblomovien »)...

LE « TRAVAIL DE L'INHIBITION »

Cette prise en compte du ressort pulsionnel révèle le *travail de l'inhibition* qui « fignole » son raté et qu'indique la gradation des verbes.

Outre « le simple *détournement* (*Abwendung*) de la libido », qui en est la forme première autant que le principe, l'inhiber peut prendre une série de formes que Freud énumère en une dense accumulation verbale qu'il s'agit de détailler pour mieux savoir reconnaître les stratégies de l'inhibition.

– Elle peut consister dans l'« empirement (*Verschlechterung*) dans l'exécution de la fonction ». Il faut comprendre que, si la fonction demeure possible et l'action entamée, cela va de mal en pis, l'action s'avachit en quelque sorte par une « dé-performance » croissante, un enlisement de l'ouvrage.

– Elle consiste ensuite en « l'alourdissement (*Erschwerung*) de celle-ci par des conditions particulières et sa modification par la réorientation (*Ablenkung*) vers d'autres buts ». Autrement dit, là encore si l'action est possible, elle se charge en cours de route de restrictions, « conditions » qui en restreignent l'impact et en sorte que des buts nouveaux, de diversion, apparaissent, qui

viennent parasiter l'action principale et détourner vers d'autres buts, espèce d'« école buissonnière » de la tâche.

– Elle consiste aussi en son « inflexion préventive (*Vorbeugung*) par des mesures de sécurité ». C'est la version « sécuritaire » de l'action, qui pourvoit l'action de tant de « parachutes » qu'elle perd de son dynamisme et s'étirole, sous l'effet d'un « principe de précaution » rampant.

– Mais voici l'essentiel : « son interruption par le développement d'angoisse ». L'action s'inhibe du fait que le faire même génère de l'angoisse en chemin.

– Sauf à y ajouter peut-être le plus intéressant : « une réaction après coup qui proteste là contre et veut revenir sur ce qui s'est passé une fois que la fonction a été accomplie ».

Autrement dit, il faut savoir reconnaître l'inhibé derrière son *semblant de faire*, non seulement chez celui qui ne peut pas faire, mais chez celui qui fait en sorte de saper sa performance, de l'évider subtilement par un « cahier des charges », l'interrompt et la fragmente, trébuchant sur l'angoisse, enfin chez celui qui, ayant accompli la fonction, veut revenir sur l'acte, l'annuler. On reconnaît le travail de la culpabilité d'après acte. Cela prouve que le sujet peut être inhibé tout en réussissant apparemment à peu près l'acte, mais en sorte qu'on ne l'y reprendra pas... Il croit et parvient à faire croire qu'il a fait, mais sa réaction montre qu'il n'y était pas, qu'il n'y a jamais été pour de bon. Il y a là une magnifique démonstration phénoménologique de force de la théorie pulsionnelle face à la conception comportementaliste. On notera que tous ces « trucs » équipent la ruse obsessionnelle et ses actions d'auto-sabordage. Chez l'obsessionnel, l'homme chroniquement empêché, la praxis inhibée coïncide avec le travail du symptôme. Ainsi se révèle l'art sophistiqué de « se mettre des bâtons dans les roues », la plus distinctive de la praxis inhibée. Le sujet se fatigue de sa propre action et de « mettre les bouchées doubles »... Et il se réserve un droit de veto sur ses actions à venir... et passées !

L'inhibition ne fait pas que s'expliquer par le moi (cela c'est l'impasse de l'*egopsychology* et de ses variantes comportementalistes), elle révèle *la nature intrinsèquement inhibable du moi lui-même*. Le moi est, entre autres, un « freinateur » et c'est de *ne pas pouvoir* que s'éprouve le « sentir de soi », l'*Ichgefühl*,

dont la « grasse matinée » est la forme la plus commune et les vies oblomoviennes les formes chroniques... Ledit moi, au sens freudien, est une instance à l'occasion « aboulique » – alors même qu'il met tout son zèle à feindre de la synthèse comme il peut, notamment dans l'expérience traumatique. Bref, là où l'angoisse écrase le moi, là où le symptôme l'aliène, l'inhibition le gratifie d'un *espace de jeu*, étroit mais en son genre confortable, sauf à se payer d'un malaise reconduit au quotidien pour des existants timorés... Il y a un « petit narcissisme » de l'inhibé, qui dispute pied à pied son espace vital, face aux empiétements du ça et du surmoi.

Si l'on a bien compris que l'inhibition est l'antécédent de la phobie, aussi bien que son effet, on voit comment le style phobique de la modernité²¹ impose, en aval, une sorte d'éthique sociale dont une forme d'inhibition est l'impératif catégorique. Ce qui donne à la modernité ce style combiné et contrasté de déclenchement catastrophique et de retenue d'action. L'« épée de Damoclès » fait d'un tel sujet celui qui se retient d'agir, tenant le réel lui-même comme nocif, barré qu'il est par l'imminence virtuelle chronique de la catastrophe. Le « malaise » devient ainsi la condition même d'un tel sujet, articulé chroniquement aux « effets potentiellement négatifs » de son agir – ce qui définit au mieux une éthique de l'inhibition. Rupture avec le modèle aristotélicien de la « prudence », la précaution est la mesure destinée à « éviter ou atténuer un mal, un inconvénient, un désagrément ultérieur pressenti ». De la neurasthénie au « précautionisme », s'impose cette inhibition comme mode de vie commun. On relèvera l'antipathie du désir, assuré du moins de son manque, par rapport à la précaution, abstinence de l'incertitude. C'est ici le « non-savoir » qui fait agir.

L'AMOUR COMME INHIBITION

Notons-le au passage en contraste : la bascule de la sexualité à l'amour se fait... par l'inhibition. Le signe clinique de l'amour est bien le mixage du « courant » dit « tendre » et du « courant sensuel ». La tendresse n'est pas un principe à part, c'est bien un

21. S. Freud, *À partir de l'histoire d'une névrose infantile* (1918).

régime pulsionnel, mais singulier, celui de la pulsion « inhibée quant au but » (*zielgehemmt*) – pour le restituer par une littéralité plutôt lourde –, qu'elle détourne de l'envie de la pulsion d'aller jusqu'au bout. C'est une « sortie de route » dont le sujet jouit. On sent bien, à l'intensité de la tendresse, que la pulsion l'inspire, qu'elle lui fournit ses armes... tout en rendant les armes. L'amour suppose étrangement d'introduire, au cœur même de la brûlure du désir, ce régime inhibé de la pulsion qui en fait monter la « valeur ».

On sait aussi l'art de l'amour dit « courtois » de feindre l'obstacle pour relancer la « valeur d'affect » de l'amour²². C'est la forme sublimée de l'inhibition, qui s'arrange pour travailler au service de l'amour. Il y a donc bien une flambée de l'affect objectal au moyen de l'inhibition. Si la « réalisation » du fantasme en marque aussi la détumescence, c'est un fait que l'inhibition protège le fantasme, mais à l'état avachi avec le temps réitéré de la non-rencontre du réel, ce qui en constitue l'impasse.

PORTRAIT MÉTAPSYCHOLOGIQUE DE L'INHIBITION

Dresser un portrait métapsychologique de l'inhibition, tel que nous avons commencé à le brosser, semble en forcer le trait, justement en ce qu'elle marque un en-deçà du conflit. Mais ce n'est pas parce que l'inhibé se caractérise de ne pas vouloir jouer le jeu du conflit jusqu'au bout qu'il n'est pas caractérisable comme tel. L'esquive a aussi sa rigueur, qui se révèle à l'examen, si la sorcière métapsychologie veut bien s'en occuper...

Partons de l'élément résultant de toute la description précédente : s'il en est un qui soit peu « dynamique » – au sens usuel de qui est plein de vitalité et toujours en mouvement –, c'est bien l'inhibé, champion du « freinage » ! Mais on a vu que ce point de flexion ne le condamne pas à une position statique, il doit au contraire *s'activer à ne rien faire*, ce qui peut être épuisant (« misère de la paresse » qui condamne à la mobilisation intermittente réitérée qui n'aboutit à rien mais reproduit le rien !).

22. S. Freud, « Sur un choix particulier d'objet chez l'homme » (1910) et notre commentaire dans *Le couple inconscient. Amour freudien et passion postcourtoise* (1992), Paris, Economica/Anthropos, 3^e éd., 2014.

L'évitement de la conflictualité met le conflit en stagnation plutôt qu'il ne le supprime, il le renvoie à un lendemain chronique et à des lendemains tout sauf « chantants »...

Il se confirme que la dimension économique est essentielle. Pour faire l'économie de l'angoisse, il faut s'affairer beaucoup. On trouve là la question majeure de l'économie traumatique. L'effet de l'effroi généré par l'irruption du trauma enfonçant le pare-excitations est cette stupeur paralysante qui inhibe les fonctions vitales, espèce de collapsus. Mais il s'agit en quelque sorte de la forme aiguë de l'inhibition, à l'épicentre du choc, l'inhibé en revanche chronicise un certain « apprêtement traumatique », comme en une sorte de prévention. Il s'agit en d'autres termes de faire en sorte que *rien n'arrive pour de bon* ou ne soit mené jusqu'à son bout. Vaccination contre l'hémorragie traumatique et cautérisation préventive de la plaie. Dans le sillage du trauma, on trouve, au-delà des « évitements » (*Vermeidungen*), les inhibitions et phobies²³.

On comprend pourquoi : l'inhibition aura permis de fournir une photographie « arrêtée » de la topique, puisqu'on a affaire à un moi qui fige le jeu, définissant une posture d'*immobilité affairée* face à ces deux instances hyperactives que sont le ça et le surmoi. Traité de paix fragile mais pérennisé, par tacite reconduction. Le moi inhibé s'engloutit dans sa défense et devient l'otage de ses propres mesures de précaution.

L'INHIBITION ENTRE ACTIF ET PASSIF

Cela permet une mise au point quant à la dialectique entre actif et passif au sein de la subjectivité inhibée. D'un côté, certes, l'inhibé éprouve, tranquillement ou cuisamment, la passivité de celui qui ne peut pas, ce qui en fait un handicapé de l'action, subissant la loi d'un monde animé par les « battants », qui ont toujours une longueur d'avance sur lui. Mais de l'autre – et c'est au fond le point principal révélé par la clinique et la théorie analytiques –, il déploie une activité considérable justement pour

23. S. Freud, « L'homme Moïse et la religion monothéiste » (1939), III, C, A.II, dans *Gesammelte Werke*, XVI, Frankfurt-Am-Main, Fischer Verlag, 1950, p. 181.

organiser l'évitement. Tel l'inhibé de la tâche qui se retrouve sans cesse de nouveau au début de l'action, donc ne cesse... de commencer. Cela confirme la sur-occupation qui est le lot de l'acteur empêché.

Nous retrouvons ici l'exemple, stratégique, de l'érection par laquelle le sujet au masculin engage sa puissance. Le discours physiologique apprend que l'impuissant, s'il subit une panne assurément, sur-active aussi bien la fonction inhibitrice du muscle de la verge. Tandis que la puissance suppose un relâchement dudit muscle qui « laisse aller », ce qui est une forme de passivité du déploiement en laquelle se présente la virilité. N'est donc pas, de ce point de vue, le plus actif celui que l'on croit...

Dans la dialectique « actif/passif », « phallique/castré », « masculin/féminin²⁴ », l'inhibé joue sur tous les claviers. Il s'active à organiser la passivité de sa condition, il donne sans cesse à nouveau quitus à l'Autre castrateur – car le « ne pas pouvoir pouvoir » est à l'horizon de tout « pouvoir » –, en se désistant, glissant ainsi, qu'il soit homme ou femme, dans le registre de la féminisation psychique. Reste qu'il se fait sa place, de semi-chômeur, par retrait de la foule des « actifs ».

L'INHIBITION COMME « HAINE RENTRÉE » : DE L'OBSSESSIONNEL AU MÉLANCOLIQUE

Mais voilà que l'on trouve, dans la chute de ce mini-traité de l'inhibition, une suggestion majeure sur la corrélation entre inhibition et « appauvrissement du moi » (*Ichverarmung*).

Un exemple en est le régime obsessionnel de la *fatigue*. On le sait, l'obsessionnel évoque régulièrement une certaine lassitude (*Müdigkeit*), une sorte de langueur insondable, dont Freud, en une remarque clinique illuminante, livre la clé. Un tel sujet peut même régulièrement présenter un laps de temps – plusieurs jours de suite – où il se présente comme « désactivé ». *Out*, démissionnaire des tâches de la vie, martyr de la procrastination – au point de mimer l'inhibition générale mélancolique et de témoigner ne plus avoir d'énergie (si ce n'est pour ses rituels). Freud

24. P.-L. Assoun, *Leçons psychanalytiques sur Masculin et Féminin*, Paris, Anthropos Economica 2^e éd., 2013.

y voit perspicacement de *l'agressivité rentrée*. Rien n'épuise plus que de devoir *ne pas agir* son ressentiment. Le moi alors se vidange sous l'effet d'une colère auto-réprimée. Le champion de la perplexité s'épuise à ne pas faire, ce qui revient en affect de *taedium vitae*. Ce « coup de pompe » obsessionnel est à lire, il faut le savoir, comme la forme régressée et inhibée de la haine. Le « sur-place » obsessionnel procède de son ambivalence qui ouvre l'enfer du doute et surtout la « paralysie de la volonté²⁵ ».

La figure obsessionnelle illustre cette caractéristique de l'être névrotique, d'« inhibition vitale » (*Lebenshemmung*). Au-delà, on atteint cette figure de « l'inhibition générale » (*Allgemein-hemmung*) qu'est la mélancolie – dont le cœur dépressif de la névrose obsessionnel ne donnait qu'un aperçu. On se souvient que la mélancolie présente un tableau dominé par l'inhibition, de l'action, mais aussi de l'amour²⁶.

La perversion même a affaire à l'inhibition. Freud a toujours souligné qu'avant le déploiement de la perversion, si active soit-elle, il y a à dépister une « flexion » pulsionnelle²⁷. Mais celle-ci est surmontée par une surenchère spectaculaire à cette inhibition scopique face au corps troué de la mère.

L'« ABSENCE D'INHIBITION » : DE L'URVATER AU HÉROS

Comme en contraste du « précautionisme » social, il est des techniques désinhibitrices. Toute l'économie du mot d'esprit se décline comme une technique de désinhibition. C'est aussi ce qui produit l'effet désinhibant de l'humour²⁸, antidote à la contrainte conventionnelle ou persécutive. Si l'humour est la plus sociale des productions inconscientes, comme le souligne Freud, elle est aussi celle qui fait contrepoids (et pied de nez) à la régulation sociale des pulsions. L'humoriste, à la façon du criminel, mais sur le plan symbolique, est celui que rien n'arrête. C'est du même coup un appeau pour les pulsions de mort.

25. S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle » (1909), dans *Gesammelte Werke*, VII, Frankfurt-Am-Main, Fischer Verlag, 1941, p. 456 sq.

26. S. Freud, *Deuil et mélancolie* (1917).

27. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905).

28. P.-L. Assoun, « Le moment ou jamais. Le sujet de l'humour », *Champ psy*, n° 67, 2015, p. 25-46.

Il y a quelque chose qui s'appelle « l'absence d'inhibition ». Cette propriété distinctive du père originaire de la horde est aussi, au bout de la chaîne, ce qui ouvre une clinique de l'exploit (héroïque) et de la transgression (criminelle).

La caractéristique du père originaire, c'est, au-delà même de l'intolérance et de la jalousie, « l'absence d'inhibition » (*Hemmungslösigkeit*)... faite homme. Il faut toute notre imagination pour se figurer un tel sujet qui ne saurait même concevoir l'inhibition. Rêve freudien ? Non, on le trouve dans le fantasme de quiconque, cela nous mène tout droit à la jouissance comme jouissance de l'Autre. Le sujet ne peut prétendre jouir qu'à dérober un morceau de cette *in-inhibition* à l'Autre primordial. Ce que l'on repère dans le labeur fantasmatique, où le sujet ne peut accéder à sa part de jouissance qu'à monter des scénarios pour mettre en scène une part de la jouissance exotique de l'Autre.

Les deux figures mentionnées sous ce même registre sont le héros et le criminel²⁹. Ces deux figures contrastées ont en commun que... « rien ne les arrête » (au sens figuré comme au sens propre).

Mais Freud donne la clé du « sans-inhibition » du héros dans le fait qu'il est « pistonné » par la mère. C'est cette assurance qui lui donne la clé du succès. C'est « dans la poche » avant d'agir, en quelque sorte, puisque le héros est monté sur ressorts (maternels). Un héros peut en arriver à se présenter comme un sublime criminel, « couvert » qu'il est par le parrainage maternel (que l'on aurait envie d'appeler « marrainage »). Il jouit d'une impunité morale qu'il met à profit dans l'exécution de ses exploits.

Curieusement, ces « êtres d'exception » partagent avec les « masses » cette absence d'inhibition, d'une autre nature il est vrai. Alors que les masses sont désinhibées par défaut – et comme laisser-aller –, le héros fonde son exceptionnalité en ce qu'il forge de *son* au-delà de l'inhibition... en acte. Pour lui, « ça passe ou ça casse », ce qui contraste avec l'inhibé qui se fait le plus petit possible pour que « ça passe » au plus juste et que ça ne « casse » surtout pas... L'inhibé surfe donc sans cesse à la marge de la

29. S. Freud, « La "morale sexuelle civilisée" et la nervosité moderne » (1908), dans *Gesammelte Werke*, VII, *op. cit.*, p. 150 et « Quelques types de caractère à partir du travail psychanalytique » (1915-1916), dans *Gesammelte Werke*, X, Frankfurt-Am-Main, Fischer Verlag, 1946, p. 391.

vague. Le héros, lui, fascine les masses en les autorisant à se défaire de leurs inhibitions, au moyen d'un idéal du moi excitateur. Où puise-t-il donc cette désinvolture et ce culot, sinon dans l'autorisation délivrée par la mère ? Mais sa dépression larvée consiste en ce qu'il sent, au sommet de ses exploits, qu'il est exploité par la mère commanditaire (et commandante). Il porte au cou la trace de ce collier qui est le prix de ses trophées.

DE L'INFRANCHISSABLE À LA SUPPLÉANCE ANTICIPÉE

Au bout de ce trajet, on voit la notion courante d'inhibition radicalement inversée par la prise en compte de la dimension inconsciente, coupure expérimentable là encore comme celle entre les dimensions « phénoménologique » – au sens freudien³⁰ – et métapsychologique : là où l'on y voit un déficit, voire un handicap, elle apparaît comme l'expression d'un conflit ; là où on y discerne une passivation, il apparaît que nul n'est plus actif que l'inhibé (c'est même le véritable « hyperactif », en son *embarras surexcité*) ; surtout, là où l'on aborde l'inhibition comme une dis-fonction, donc comme une « dé-jouissance », elle s'impose comme la rencontre d'une jouissance que le sujet pratique en la refusant. L'inhibé vivant au *conditionnel présent*, mode qu'il invente par là même, il vit de ce qu'il pourrait ou aurait pu faire. Jouissance amère donc. C'est, il faut le souligner, une façon de *protéger la jouissance de l'acte qu'il s'interdit*, sauf à l'enkyster dans un régime de grisaille de l'action.

Il nous faut dès lors présenter une lecture plus spécifique encore de l'inhibition, en ses coordonnées spatio-temporelles en quelque sorte.

Celle-ci s'éclaire par l'expérience, *spatiale et temporelle*, d'un *infranchissable*. Ce dont l'inhibé est *activement incapable*, si l'on peut dire, c'est de franchir la ligne qui va de l'intention à l'acte, eu égard à une impasse pulsionnelle. Barrière qui régule au plus bas le niveau pulsionnel, juste avant l'épuisement des batteries. L'inhibé économise ses prestations, fonctionnant avec

30. P.-L. Assoun, « La phénoménologie à l'épreuve de la métapsychologie. Le sujet en question », dans *De l'inconscient à l'existence*, Paris, Puf, 2014, p. 25-44.

des batteries *pas tout à fait* à plat. Le franchissement suppose à la fois un travail psychique complexe et la possibilité amnésique de justement passer d'un seul coup la ligne d'arrivée « en un éclair », que ce soit dans l'ordre de la praxis ou dans l'ordre du savoir, comme Lacan l'a souligné³¹ – qu'il s'agisse de l'inhibition intellectuelle ou de l'inhibition sexuelle, qui révèlent en l'occurrence leur intime affinité. Cela donne sa dimension à l'examen de l'inhibition scolaire... comme des troubles sexologiques ! L'inhibé est celui qui demeure chroniquement arc-bouté sur les starters et qui, du coup, ne cesse d'« imaginer » un mouvement actuellement impossible. Ainsi c'est une flexion, une inhibition radicale face au corps de la femme qui fait s'épandre l'éjaculateur au-delà d'une ligne, le sexe de la femme, qu'il n'a jamais vraiment franchie, en sorte qu'il demeure toujours dehors, même dedans. Au reste y demeure-t-il très peu de temps...

LE TEMPO DE L'INHIBITION ET SON PARADOXE LOGIQUE

Le « paradoxe » de Zénon dit « d'Achille et de la tortue³² » apparaît des plus éloquents, au point de suggérer très précisément la temporalité logique de l'inhibition. Il nous montre un mobile enlisé dans l'espace-temps, bien plutôt qu'immobile. En raison de la divisibilité de l'espace temporel, Achille, qui a magnaniment laissé une longueur d'avance à la tortue, le paiera cher : il ne la rejoindra jamais. Curieusement, c'est l'agile Achille, plus que la lentissime tortue, qui donne la mesure de l'inhibition, car lui n'arrive pas au but, tandis que c'est le mobile le plus lent qui est proclamé vainqueur (au prix, il faut le dire, de plonger le spectateur dans un ennui mortel et si celui-ci ne s'endort pas avant que le terne mobile ait franchi la ligne en vainqueur !...). Bref, l'inhibé, qu'il s'active ou pas, a une *longueur de retard chronicisée*... par rapport à lui-même.

Corrélativement – et c'est la dimension sans doute essentielle – comme sujet inconscient, il vit dans une temporalité étonnante :

31. J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), Paris, Le Seuil, 2006.

32. C'est le troisième et le plus célèbre des huit paradoxes présentés par Zénon d'Élée, disciple de Parménide, pour démontrer les apories logiques, sur le temps et le devenir, où conduit la négation de la primauté de l'Être.

d'une part, il est impuissant à s'anticiper ; d'autre part, il ne cesse de commencer, ce qui suppose une activité stérilement surexcitée. Au plan métapsychologique, cela suggère les enjeux d'une clinique de l'inhibition et ses leçons pour la clinique du symptôme. Tout se passe comme si le sujet se maintenait juste sur le seuil infranchissable – ou le « paillason » – tant de la réalisation de *l'acte d'angoisse* que de *l'accomplissement du symptôme*. Mais par là même il y a lieu de penser qu'il anticipe le symptôme et joue – d'une politique « incrémentale », c'est-à-dire à la marge – avec l'angoisse. C'est pourquoi l'inhibition doit retenir toute l'attention du clinicien comme *signal figé* du symptôme... qui n'a pas (encore) émergé. C'est donc, diachroniquement, une suppléance dudit symptôme, mais qui, en contraste d'une suppléance *a parte post* – c'est-à-dire qui vient se substituer à quelque chose de déjà-là –, se présente comme suppléance *a parte ante* – soit antérieure à la cristallisation d'un advenant, en l'occurrence un symptôme. On touche là à la question évoquée par Freud d'une névrose non déclarée, par opposition à une névrose en acte, dite « floride », littéralement « en fleurs » – à propos des somatisations, sous l'effet d'une offre du réel³³. Modèle à appliquer *mutatis mutandis* à la psychose. Concrètement, beaucoup de patients se présentent comme atteints d'une forme de *style inhibé* au monde et à l'autre et surtout entrent à bas bruit dans le symptôme par ces signaux d'une angoisse qui reste « dans l'œuf ». Le temps mort de l'inhibition n'est-il pas façon de gagner du temps sur l'éclosion du symptôme et l'analyse ne consiste-t-elle pas, dans ces cas, à constituer le symptôme, en son temps vif, afin de le « traiter » ? Ainsi, d'un sujet perclus d'inhibitions peut, *via* l'analyse, éclore un vrai symptôme... C'est la valeur clinique à reconnaître à ces techniques d'évitement qui peuvent un jour déboucher sur le déclenchement. Jour H de levée de l'inhibition, marqué du sceau sanglant à l'occasion.

Il y aurait donc à penser, chez le sujet de l'inhibition – qui existe bien –, une *temporalité en torsion par rapport à la temporalité du symptôme*. La meilleure façon de déchiffrer l'inhibition,

33. Cf. S. Freud, La XXIII^e des *Leçons d'introduction à la psychanalyse* commentée dans notre *Corps et symptôme. Leçons de psychanalyse*, Paris, Anthropos, 4^e éd., 2015.

comme moment de l'agent arrêté, était donc bien de l'avoir mis en contraste avec la situation de celui que rien n'arrête. La bascule de la pensée à l'acte, de la représentation à l'actuation motrice, n'est possible que par cette projection spéculaire. Moment « prodigieux » où le « franchisseur de rubicons » hallucine, on s'en souvient, son double sur la ligne même, en sorte que, le visionnant, il n'a plus qu'à le (se) rejoindre d'un saut. Tel le lion, César ne fait qu'un bond, il ne saute qu'une seule fois (*springt nur einmal*³⁴). Court-circuit du temps par lequel il s'engendre comme sujet de l'action. Sauf à entonner les trompettes de la jouissance. Là où son double était, juste avant, il n'a qu'à le rejoindre, là où l'inhibé est identifié à son lieu et ne se devance jamais, se réduisant à l'ombre de lui-même. Impossible d'agir si son double n'est pas déjà sur la ligne en éclaireur, alors que l'inhibé reste égal à lui-même, ce qui fait de l'identité un nom de l'inhibition satisfaite. Cela suppose d'acquitter le péage qui fait passer d'un point à l'autre de l'espace, en quoi l'inhibition est bien ce qui prend ses marques de l'épreuve du symbolique. Cela suppose de redécouvrir le passage du *diesseits* (ce côté du fleuve) au *jenseits* (au-delà du même fleuve), où s'entend le *Jenseits*, « l'Au-delà »...du principe de plaisir. Si la vie même est inhibition de la pulsion de mort, rien d'important ne se fait sans ce franchissement par où le sujet advient.

34. S. Freud, *L'analyse finie et l'analyse sans fin* (1937).